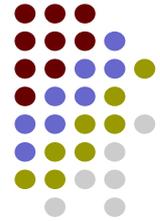


Sans blessures apparentes

de Jean-Paul Mari et Franck Dhelens



Synopsis

Grand reporter, Jean-Paul Mari est témoin depuis trois décennies des conflits et des massacres qui ensanglantent le monde (Rwanda...). Face à la mort de deux collègues journalistes en Irak, il décide de donner la parole à ceux qui, ni victimes directes, ni bourreaux, ont été confrontés à ces morts violentes. Militaires impuissants à protéger, humanitaires et journalistes,

tous ont été choqués et ont enfouis cette expérience au plus profond d'eux-même devant l'incrédulité de ceux qui ne l'avait pas vécue. Jean-Paul Mari va leur permettre de libérer cette parole refoulée. Il donne voix et corps à ce qui ne peut être entendu, à ce que la société refuse de reconnaître, cette névrose post-traumatique de ceux qui ont vu l'indicible.

Un livre, un film

« Je suis grand reporter. Trente ans que je couvre les guerres du monde. Au début, je ne savais pas ce qui m'attendait. Massacres, charniers, tortures et viols... J'ai plongé dans la nuit. Très vite, j'ai remarqué ces hommes que la guerre a rendus fous: héros terrorisé par ses cauchemars, ancien commando soudain muet ou vétéran qui se tire une balle dans la bouche. Ce mal, étrange, est aussi répandu que tabou. Rwanda, Bosnie, Irak, Algérie, Vietnam, Liban... De partout, des hommes reviennent brisés. Depuis ce jour où ils ont rencontré la mort, dans la gueule d'un fusil, le regard d'un ennemi ou les yeux d'un ami. A Bagdad, mon hôtel a reçu un obus. J'ai vu un confrère couché sur la moquette. A la place du ventre, il y avait une tache blanche et nacré. Alors j'ai commencé une enquête qui m'a mené dans plusieurs pays. J'ai interrogé les combattants et les psychiatres, fouillé les livres, la peinture et les films, l'ethnologie et la mythologie. Une chose est sûre: si on n'affronte pas la douleur de la guerre, elle nous tue. Il faut plonger en nous-mêmes et se reconstruire pour trouver la guérison. Oui, on peut en mourir, survivre et revivre. Et ce mal ne nous parle que de vie et d'humanité. Ceci est ma plus grande enquête. » Jean-Paul Mari. *Sans blessures apparentes*, Editions Robert Laffont.

Thèmes & questions

1/ La place du réalisateur dans le documentaire

Comment le réalisateur se met-il en scène ?

Sa présence est-elle légitime ? Quelle relation crée-t-il avec le spectateur ?

2/ Mettre en scène le témoignage

Comment les témoins sont-ils mis en scène et amenés à témoigner ?

Quels sont les liens entre ces témoignages ? Comment le réalisateur articule-t-il ces témoignages pour ne pas en faire une accumulation d'interviews ?

3/ Créer la confiance, aller vers l'intime

A votre avis, comment le journaliste réalisateur a-t-il créé des liens avec ses témoins ?

Quels peuvent être ses objectifs ?

A partir de l'extrait du livre, montrez en quoi l'expérience personnelle du journaliste a permis de créer les meilleures conditions pour sortir du silence ses témoins.

**Grand Prix
et
Prix du
public
FIGRA 2010
Le Touquet**

Documentaire
France
2009

Durée:
63 minutes

Support:
Vidéo, couleurs

Un film de
Jean-Paul Mari
réalisé par
**Jean-Paul Mari et
Franck Dhelens**

Images :
Franck Dhelens

Prise de son :
Nicolas Schlomoff

Montage:
Christine Bonnet

Production :
Mano a mano

Avec la participation
de France Télévision



Entretien avec **Gérald PAPY** (*La libre Belgique* - 2008)

Avant d'être un film, « *Sans blessures apparentes* » est un livre.
Voici des extraits d'un entretien donné par Jean-Paul Mari
au moment de la parution de celui-ci, en 2008.

« Pourquoi ce livre ? »

Cela faisait un moment que je voyais, sidéré, des combattants, sur les terrains de guerre, qui, tout d'un coup, semblaient avoir été touchés par une espèce de balle qui leur transperçait le cerveau et les foudroyait, alors qu'ils n'avaient aucune blessure physique.

Souvent, une image, un son, une odeur étaient à l'origine de cela.

Cette histoire de l'Hôtel Palestine m'a poussé à chercher à comprendre ce qui fait de tels dégâts.

J'ai commencé à enquêter. Et j'ai découvert que c'est un phénomène extrêmement fréquent et tabou. Fréquent ? Maintenant, c'est officiel : le gouvernement américain a reconnu que parmi les soldats envoyés en Irak, il y avait un homme sur trois qui revenait avec une névrose traumatique, un syndrome traumatique de répétition, qui est un trouble psychique grave. Un sur trois. Comme ils vont envoyer 1,5 million de personnes en Irak, cela veut dire que 500 000 soldats sont atteints de cela. En 1939, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, il y avait encore dans les hôpitaux psychiatriques britanniques 200 000 hommes internés de la Première Guerre mondiale... Ce problème n'a pas d'époque. Toutes les guerres provoquent cela.

Les combattants sont touchés, mais aussi les "humanitaires", les diplomates, les journalistes. Et j'ai voulu savoir pourquoi l'un était touché et pas l'autre. Qu'est ce qui se passe ?

Vous prenez un combattant. Il entre dans un immeuble. Il le nettoie. Et en poussant une porte, il se retrouve face à un homme qui le vise avec son canon. Il s'aperçoit que sa propre arme est enrayée. Il dit : "Je suis mort." Le mécanisme, c'est "j'ai vu la mort ; je me suis vu mort ; je suis mort".

Le problème est qu'après, l'homme agit comme s'il était vivant. Comment peut-on être vivant quand on est mort ? Là, le problème commence. Une immense fatigue, une période de latence pendant laquelle on nie le traumatisme, puis des cauchemars, la même image toutes les nuits, une image qui vous terrorise... Cette image traumatique va le poursuivre. Il ne peut plus dormir. Il prend des somnifères, des amphétamines, de la drogue... C'est un enfer.

Comme l'horreur est une image, elle n'est pas dicible avec des mots. Et s'il arrive à commencer à dire l'horreur, les gens sont effrayés. Et donc, l'horreur est aussi inaudible. Voilà quelqu'un qui est enfermé avec son cauchemar et qui ne peut plus en sortir... Il va perdre sa femme, ses enfants, son appartement, son emploi. Quarante pour cent des SDF américains sont des vétérans du Vietnam...

Au départ, il a l'image de la mort. Est-ce nécessairement l'image de sa propre mort ?

L'image de la mort dans les yeux d'un ami vous renvoie à la vôtre. C'est une rencontre avec sa mort. Les anciens disaient : "Pas plus que le soleil, la mort ne peut se regarder en face." On ne peut pas rencontrer sa mort. C'est tabou. C'est interdit.

Avez-vous l'impression que c'est un problème qui, dans nos sociétés, est sciemment occulté ? Et pourquoi ?

C'est tellement fréquent qu'on devrait en parler. En France, il a fallu attendre 1992 pour reconnaître l'invalidité psychique.

Pourquoi est-ce tabou ? D'abord, on n'aime pas parler de la mort. Deuxièmement, on n'a pas identifié le problème. Et cela n'intéresse pas l'institution d'en parler. L'armée n'aime pas dire que la guerre rend fou.

Et puis reconnaître la blessure psychique, c'est payer des pensions, c'est une invalidité. En ce moment, c'est la panique aux États-unis... Le gouvernement a décidé de distribuer gratuitement et sur simple demande du Prozac à tous les soldats engagés en Irak ou ailleurs... Cela veut dire qu'ils sont débordés.

Ce livre a-t-il été pour vous une thérapie ?

Écrire, c'est mettre des mots sur l'horreur. Des mots maladroits. Imaginez le papier que l'on aurait demandé à celui qui a assisté à Hiroshima et à qui on dit de faire quatre feuillets...

Chaque fois qu'on écrit, on réfléchit. Déjà, c'est un début de travail sur soi. Surtout, cela m'a aidé à comprendre qu'il y a là un phénomène de grande ampleur dont très peu de gens parlent. »



De l'écrit à l'image : raconter l'indicible

Relevez les mots que Jean-Paul Mari répète dans cette interview. Pourquoi ?

Comment l'image peut-elle transcrire ces mots ? En quoi les mots de l'horreur peuvent-ils être différents des images de l'horreur ? Quels sont les avantages et les inconvénients de chacun ?

Réalisez un tableau qui confronte les points communs et les points divergents entre le livre et le documentaire. Que peut-on dire sur ces deux modes de production qu'a envisagés ce journaliste ?

Rechercher d'autres expériences personnelles et intimes, racontées à l'écrit et adaptées au cinéma. Dans quel genre peuvent-elles s'inscrire à l'écrit ? Dans quel genre le cinéma peut-il les adapter ?